

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

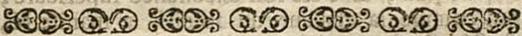
Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXIII. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2134

bien aise de favoir le sentiment de mon Oncle. Ce qu'on peut dire cependant, c'est que sir Charles Grandison n'a pas des vices à couvrir par l'étendue de sa charité, & de sa bénéficence. Si ce n'est pas bonté en lui, c'est grandeur; & si cela n'est pas louable, c'est le premier exemple que j'aie connu, où la bonté & la grandeur d'ame puissent être séparées.

Le frère & les sœurs allèrent après cela à la maison de Grandison; & sir Charles y fut charmé du bon ordre où il trouva toutes choses.



L E T T R E XXIII.

Suite.

Les Dames racontèrent ensuite la conduite de sir Charles avec les deux Intendants.

Je n'entrerai pas dans de grands détails sur cet article.

Sir Charles aiant trouvé que son Père avoit laissé à chaque Intendant l'examen des comptes de l'autre, il examina le tout lui-même, & quoiqu'il leur passât différens articles qu'ils ne pouvoient prouver, il leur fit reconnoître que la balance étoit beaucoup plus considerable en sa faveur, qu'ils ne l'avoient faites dans leurs comptes. Il fit usage de cette découverte auprès de ses sœurs; vous voyez, leur dit-il, que mon Père n'étoit pas si prodigue que quelques personnes le croyoient. Il avoit des associés qui partageoient son bien, & j'ai des raisons de

N 5 pen-

penfer qu'il a souvent payé l'intérêt de son propre argent.

En réglant ses comptes avec Filmer, il découvrit le traité avec Miss Obrien. Mr. Filmer, par surprise, avoit amené cette belle fille en présence de sir Charles; il avoua à ses sœurs que c'étoit une charmante créature.

Mais quand la Mère & la Tante virent qu'il l'admiroit seulement comme une belle peinture, elles insistèrent sur la promesse que sir Thomas avoit faite d'épouser Miss Obrien en secret; & elles produisirent deux Lettres qu'il lui avoit écrites, qui sembloient autoriser cette idée. Sir Charles fut affligé de ce traité pour la mémoire de son Père, & beaucoup plus en trouvant que cet infortuné étoit allé à sa terre d'Essex, aiant la tête & le cœur pleins de ce projet, quand il fut surpris par sa dernière maladie.

Filmer proposa une entrevue entre sir Charles, la Mère, la Tante & lui, à la maison de la Tante à Palmall. Sir Charles souhaitoit fort de cacher au public cette foiblesse de son Père. Il accepta l'entrevue; mais avant que d'entrer en matière, il souhaite d'avoir une demi-heure de conversation avec Miss Obrien en particulier; jouant en même tems sa beauté, comme elle le méritoit.

Elles se flattèrent qu'elle pourroit faire impression sur le cœur d'un homme si jeune & si vif; & lui accordèrent sa demande. Sous prétexte de la préparer à une visite si peu attendue, la Tante lui fit sa leçon. Mais sir Charles au-lieu de se laisser prendre, en tira des aveux qui lui découvrirent suffisamment l'infamie de leurs vœux.

Il rejoignit la compagnie, ramenant la jeune fille par la main. Il représenta à la Mère l'indignité du rôle qu'elle avoit joué dans cette affaire, d'une manière si forte, qu'elle en tomba en pamoison. La Tante fut effrayée. La jeune créature pleuroit, & promit d'être sage.

Sir Charles leur dit, que si elles vouloient lui rendre les deux Lettres de son Père, & promettre solennellement de ne pas ouvrir la bouche sur cette affaire, & de procurer un mari honnête homme à la fille, il lui donneroit 1000 l. le jour de son mariage; & que si elle étoit une brave femme, il lui feroit encore plus de bien.

Filmer vouloit se justifier d'avoir eu aucune part à ce qu'il y avoit de noir dans ce complot. Sir Charles ne parut pas empressé à le pénétrer, & à le confondre; mais il laissa le tout à sa conscience. Et aiant fait auparavant différentes objections contre ses comptes, qui ne pouvoient pas être aussi bien éclaircies en Angleterre, il alla en Irlande avec Filmer: il y régla promptement toutes choses à sa propre satisfaction, & le congédiant avec plus de bonté qu'il ne le méritoit, il se chargea lui-même de l'administration de ces terres, & donna ses ordres pour différentes améliorations, qui doivent vraisemblablement rapporter beaucoup.

A son retour il apprit que Miss O'Brien étoit malade de la petite verole. Il n'en fut pas fâché pour l'amour d'elle. Son visage en fut un peu gâté, mais elle étoit encore jolie & gentille. Elle est à présent sage, & heureusement mariée avec un Marchand, près du quarré de



Golden, qui l'aime tendrement. Sir Charles ajouta à la somme qu'il lui avoit promise, 100 l. pour ses habits de noces.

Une partie de son bonheur, & de celui du mari, c'est que la Tante se croyant deshonorée par cette alliance, ne va jamais la voir, & la Mère est retournée en Irlande près de son mari, fort mécontente de sa fille par la même raison.

Pendant qu'on traitoit ces matières, sir Charles n'oublia pas de s'informer des démarches qu'on avoit faites par rapport à l'alliance proposée entre lui & Lady Frances N.

Il fit la première visite au Père & au frère de la Dame.

Tout ce que les sœurs favent de l'affaire, c'est que le traité fut entièrement rompu à la première visite. Leur frère cependant parle de la Dame & de toute la famille avec beaucoup de considération. On sait que la Dame l'estime beaucoup: son Père & son frère en parlent par-tout avec de grands éloges. Lord N. l'appelle le jeune homme le plus accompli de l'Angleterre; & je crois, Lucy, qu'il l'est effectivement. Sir Charles Grandison, disoit une fois Lord N., fait mieux s'assurer des amis en refusant, que les autres en accordant.

Lady L. & Miss Grandison, qui comme je l'ai déjà dit, favorisent une autre Dame, ont dit une fois à leur frère, que le Comte & son fils Lord N. célèbrent si constamment ses louanges, qu'elles ne peuvent s'empêcher de croire qu'il épousera un jour Lady Frances. Sa réponse fut: La Dame a infiniment de mérite, *mais cela ne peut être.*

Je